

## Candia-Héraklion

Dans le cadre d'une vaste opération coordonnée menée par le Special Air Service contre les aérodromes ennemis situés près des côtes en Cyrénaïque, il a été décidé de la compléter par l'attaque en Crète de l'aérodrome de Candia-Héraklion, base d'escadrille de Junker 88 qui étaient susceptibles d'intercepter les bateaux ravitaillant l'île de Malte. Car Malte était à bout de souffle, elle devrait capituler si les convois n'arrivaient pas et si elle capitulait, cela signifiait que les forces nazies étaient maîtresses absolues de toute la Méditerranée.

David Stirling confie cette mission aux capitaines George Jellicoe et Georges Bergé, lequel choisit Jacques Mouhot, Pierre Léostic qui n'avait que 17 ans et Jack Sibard pour cette opération. Le lieutenant crétois Petrakis, des services spéciaux, se joindra à eux en civil.



**Georges Bergé**



**George Jellicoe**

**Jack Sibard**



**Jacques Mouhot**



**Pierre Léostic**



Le commandant Bergé annonce :

***"la mission que j'ai gardée pour nous est la plus dangereuse, elle sera très pénible, nous aurons peu de chance de nous en sortir "***

L'instruction « top secret » de l'état-major précise que l'aérodrome de Candia devra être attaqué dans la nuit du 12 au 13 juin et qu'il le sera par voie maritime. C'est ainsi que le groupe embarque le 7 juin à Alexandrie sur le sous-marin Triton pour être débarqué au large de la côte nord de l'île de Crète dans la nuit du 10 au 11 juin. Il rejoindra le rivage avec des canots pneumatiques.

Les embarcations abordèrent l'île dans une crique située près de Mallia, loin de la plage de Karteros prévue, beaucoup plus proche de l'objectif. Cela imposait une longue marche à entreprendre sans repos avec de lourdes charges, afin d'être aux approches de l'aérodrome à temps pour procéder à l'indispensable observation des lieux avant l'attaque.

Après une marche d'approche de 35 km pendant deux nuits, parvenus à une colline boisée dominant l'aérodrome, Bergé et Jellicoe décident d'effectuer une courte reconnaissance du parcours et tombent dans une dépression, un ravin empierré où se tient un allemand qui fit marcher la culasse de son fusil à leurs approches... A leur retour au camp, ils annoncent qu'en conséquence le raid est reporté à la nuit suivante. La journée du 13 est mise à profit pour jalonner un trajet sécurisé et observer à la jumelle les emplacements des appareils comme des dépôts. De constater aussi que la base n'imaginant pas le moindre danger, semble s'activer sans inquiétude. Pendant ce temps là, Sibard réussit à trouver de l'eau auprès d'un meunier auquel il parle en gréco-allemand pour ne pas se trahir.

Petrakis qui n'a pas la même formation que le groupe, est laissé à la garde du campement, à 22 heures, les cinq SAS quittent les lieux, chaque sac chargé de 20 bombes «lewes»\* avec des détonateurs réglés pour déclencher l'explosion après leur départ.

\* *lewes bomb* :

*Le lieutenant John Jock Lewes est le cofondateur du Special Air Service avec David Stirling, il invente la bombe explosive-incendiaire portant son nom, composée de 450 g d'explosif malléable nobel 808, mélangé en s'aidant de gazoil à 100 g de composition incendiaire thermite, la composition ainsi produite est placée dans un sac de toile avec des crayons à retardement.*

L'armement est minimum : colt et poignards. Léostic et Mouhot sont porteurs de pinces pour cisailer les barbelés. Pendant leur arrêt d'observation d'une demi-heure, avant de pénétrer sur le terrain, ils ont pu assister au passage bruyant d'une patrouille de trois hommes se racontant leurs histoires. Il y aura peu à craindre de leur part. A l'ordre du commandant, le groupe avance jusqu'aux barbelés cisailés, 150m plus loin, ils tombent sur un second réseau de barbelés au même moment où se produit une attaque de la R.A.F. Alors qu'ils percent ce deuxième rideau, un groupe d'allemands les surprend, les prenant pour des collègues froussards qui cherchent à se réfugier face aux bombardements...

Le danger passé, Sibard fait équipe avec Mouhot, Bergé, Jellicoe et Leostic les couvrent. Dans un premier shelter un gigantesque Junker 88 sera la première victime. Mouhot monte sur les épaules de son collègue et place la 1<sup>ère</sup> bombe avec un retard de 2 heures, suivront trois autres Junker 88, un Messerschmitt 109 et un Dornier 17 qui se volatiliseront. Dans un autre shelter qui abrite un Junker 88, deux Allemands se reposent sur un lit préférant la fraîcheur et la nature à leur chambrée. Les bombes seront posées sans troubler leur sommeil. Parfois les avions reçoivent une charge, double ou triple.



*Le bombardier Junker 88, cible principale du raid.*

Le groupe évolue au centre du terrain au moment de l'explosion de la 1<sup>ère</sup> bombe, 22 avions de tout types explosent les uns après les autres (19 Junker 88, 1 Dornier 17, 1 Messerschmitt 109, 1 Fuiseler Stork d'observation) plus des accessoires, provoquant un remue ménage parmi les allemands. Les charges restantes sont posées près des bombes gros calibres stockées à proximité d'un poste émetteur, ce sera le bouquet final.

Pour traverser le groupe de bâtiments, caserne de la base, le groupe se comporte en chercheurs et non en recherchés, répondant en allemand aux injonctions d'un soldat. Une fois atteint le réseau de barbelés, en quelques foulées, ils sont hors de la base, le cœur léger, et fier d'eux mêmes.

La traque devant sûrement démarrer très vite, le groupe doit, en forçant l'allure, partir plein sud, puisque c'est sur cette côte qu'ils seront récupérés par un moyen qu'ils ignorent encore. Ils croisent deux Crétois à la solde des Allemands qui les obligent à passer à travers la montagne. Sans manger, la nuit, fatigués après deux nuits sans sommeil, ils trébuchent et tombent souvent, et se trompent même de route.

Le 15 au matin, le commando apprend par un couple de Crétois qui leurs avaient apporté des escargots à manger que 50 hommes ont été fusillés en représailles du sabotage, Dans la nuit du 18 au 19, ils arrivent à l'est du village de Vassilika Anoghia où ils sont ravitaillés par la famille de Petrakis qui vivait à Appessokari, non loin de là. Dans ce village, les hommes discutent avec deux jeunes qui leurs proposent du vin pour accompagner le repas, l'erreur est commise de donner à ces jeunes des bidons anglais pour aller chercher du vin dans un bistrot crétois...

Le bistroquet dit aux jeunes : "Mais d'où viennent ces deux bidons anglais ?" et ils lui apprirent qu'il y avait des parachutistes anglais dans le village. Le bistroquet leur donna le vin et en prime une grosse bouteille de deux litres de vin qu'il apporta lui même. Pendant que les hommes mangeaient, le salaud reparti à Vassilika Anoghia et donna l'ordre à son gamin d'aller chercher les Allemands qui se trouvaient à vingt kilomètres au nord.

A l'abord d'une petite grotte, le groupe décide de s'y arrêter. Petrakis, connaissant la région, part avec Jellicoe pour reconnaître la zone d'attente où une vedette rapide ou un sous-marin viendra les chercher. Vers 18 heures, Bergé donne l'ordre de boucler les sacs en prévision du dernier déplacement. Dix minutes plus tard, alors que les S.A.S. s'apprêtent à prendre la route, deux colonnes d'Allemands, comprenant chacune une vingtaine d'hommes, surgissent à l'est et à l'ouest.

Dès ce moment, les quatre Français ont compris que l'encerclement est à peu près réalisé. Le groupe tente de s'échapper sur le sud, mais il rencontre une troisième colonne semblable qui s'infiltré à travers les buissons de l'entrée du ravin. Bergé décide alors d'engager le combat, malgré le nombre des assaillants. Il espère le faire durer jusqu'à la nuit, puis profiter de l'obscurité pour s'échapper.

Les Allemands, à distance respectable, ouvrent le feu, trois fusils mitrailleurs concentrent leur tir vers les quatre français, tapis derrière les buissons. Des grenades lancées par tromblons explosent autour d'eux sans les atteindre. Les quatre parachutistes, qui n'ont qu'une seule mitraillette et des pistolets, ne répondent pas. Ils conservent leurs munitions, 104 en tout. Un Allemand, qui s'est aventuré trop près, est abattu immédiatement. Cette première riposte refroidit quelque peu l'ardeur des assaillants qui, pendant un bon quart d'heure, s'immobilisent, en tirant de loin.

Léostic qui dispose de la mitraillette, impatient d'en découdre, fait un bond d'une vingtaine de mètres en avant pour se mettre en meilleure position de tir. A peine a-t-il ouvert le feu qu'il est atteint par la rafale d'un fusil mitrailleur caché à cinquante mètres sur sa gauche.

*«il s'est écroulé en appelant sa maman, une deuxième rafale l'a fauché à hauteur du ventre, mortellement blessé, Pierrot a pleuré, puis une troisième salve, puis le silence...»*

Bergé et ses hommes ne peuvent que se rendre, n'étant pas armés pour se battre contre la Wehrmacht, à leurs appels, les boches cessent de tirer.

Dans un dernier élan vers la liberté, les trois hommes essayent par des feintes d'échapper à la capture, le commandant est parti de son côté. Sibard cherche une faille, un trou dans l'encerclement de l'ennemi, fait 10, 20, 30 mètres vers le nord puis soudain est surpris par un soldat qui le met en joue. Le soldat était accompagné d'un Crétois, le gros bonhomme qui, auparavant, avait ravitaillé le commando en vin.

Bergé et Mohot sont arrêtés. Après un passage à la Kommandantur d'Ambelouzos, direction la prison d'Héraklion, les hommes furent condamnés à mort et si ils survécurent c'est uniquement grâce à la résistance qu'ils continuèrent à mener dans les locaux de la Kommandantur.

Lorsque le général nazi leurs dit : "Vous allez être fusillés tous les trois".

"Non " répondu Sibard, "pas trois mais dix-huit, nous sommes des soldats et si nous sommes condamnés à mort, cinq officiers supérieurs allemands seront à leur tour fusillés pour chacun d'entre nous. Je précise cinq de vos hommes pour l'un de nous ".

La réplique fit mouche...



Après de longs interrogatoires, Bergé, Mouhot et Sibard sont transférés en Allemagne à Oberursel, près de Francfort. De là, les deux premiers sont envoyés à l'Oflag X-C près de Lübeck, d'où Bergé sera transféré à la forteresse de Colditz. De son côté, Jacques Mouhot fera trois tentatives d'évasion sanctionnées par l'envoi dans des camps de plus en plus difficiles. La quatrième fois, les Allemands ne le reverront plus. Il traversera l'Allemagne, la Belgique, la France, l'Espagne pour se retrouver à Londres le 22 août 1943 soit un peu plus d'un an après avoir été capturé en Crète.

Sibard est transféré dans un camp de concentration en Allemagne. Il parvient à s'évader le 13 février 1943 et traverse l'Europe occupée. Un mois plus tard, sa mère Germaine-Thérèse Ballini est arrêtée par la Gestapo, elle restera emprisonnée jusqu'à la fin de la guerre. Sibard gagne la Grande-Bretagne où l'attend une fâcheuse surprise, soupçonné d'espionnage, il est emprisonné le 3 juin 1943. Lavé de tout soupçon, il est libéré fin mars 1945. En août de la même année, il se marie après avoir démissionné du S.A.S. Plusieurs fois décoré, notamment de la médaille hellénique de l'Ordre de Georges Ier, et titulaire de multiples citations, Jack Sibard est Chevalier de la Légion d'Honneur.

Après la fin de la guerre, il cherche à renouer les contacts avec l'un de ses camarades, Kostas Pétrakis. Persécuté en raison de ses opinions politiques, ce dernier vit son propre chemin de croix. Sibard envoie alors une série de lettres aux gouvernements grecs de l'époque, pour réclamer sa libération et sa réhabilitation. En 1962, il revient en Crète baptiser le fils de Pétrakis, auquel il donne le nom du plus jeune membre du commando, Pierre Léostic, tué dans l'île par les Allemands.